



**HAL**  
open science

# Evolution sémantique et emprunts: le cas des gallicismes de l'espagnol

André Thibault

► **To cite this version:**

André Thibault. Evolution sémantique et emprunts: le cas des gallicismes de l'espagnol. Historische Semantik in den romanischen Sprachen, 2004. hal-02568704

**HAL Id: hal-02568704**

**<https://hal.science/hal-02568704v1>**

Submitted on 10 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Evolution sémantique et emprunts: les gallicismes de l'espagnol

### 1. Introduction

Les réflexions qui suivent ont été inspirées par les recherches préliminaires auxquelles nous nous livrons dans le cadre de l'élaboration d'un dictionnaire historique des gallicismes de l'espagnol. L'objectif de cette contribution est d'étudier les phénomènes de changement de sens qui caractérisent les emprunts lexicaux, en essayant si possible d'évaluer le parti que l'on peut tirer des avancées théoriques de la linguistique cognitive, de la pragmatique et de la linguistique de l'énonciation dans le cadre d'une telle analyse.

Nous n'avons pas l'intention d'étudier ici les nombreuses évolutions sémantiques qu'a pu subir un emprunt au français pendant les siècles qui ont suivi son intégration au lexique castillan. Une telle étude, pour intéressante qu'elle soit, relève simplement de la sémantique historique générale, un emprunt parfaitement intégré étant susceptible de se comporter comme n'importe quel mot héréditaire. Nous allons limiter notre exposé aux phénomènes de changement sémantique qui ont eu lieu au moment même de l'emprunt ; qui lui sont, en somme, consubstantiels.

Prenons l'exemple du verbe espagnol *adobar*, emprunt très ancien au français *adouber* au sens de " préparer, arranger " <sup>1</sup>. Le mot français a connu de nombreux sens au moyen âge <sup>2</sup>, dont certains sont passés à l'espagnol, ou s'y sont développés parallèlement, voire antérieurement <sup>3</sup> ; il ne survit aujourd'hui que comme terme d'histoire au sens de " armer chevalier " (ainsi que comme terme d'échecs). Le mot espagnol, en revanche, jouit encore d'une grande vitalité ; en plus d'avoir conservé des sémantismes aujourd'hui disparus en français, il a développé des sens nouveaux, comme celui de " modifier, agrémenter (une narration, un texte) pour produire un certain effet " (v. GrLarBil 1998 et DEA 1999 s.v. *adobar*). Cette banale métaphore où le texte est comparé à une préparation culinaire n'est pas spécifique au phénomène de l'emprunt. De tels exemples seront donc exclus de notre exposé.

---

<sup>1</sup> V. Corom<sup>2</sup> 1, 56b-57a s.v. *adobar*.

<sup>2</sup> " I.1. Zum ritter schlagen ; 2.a. Einrichten ; 2.b. Flicken ; 2.c. Einrenken ; 2.d. Schlagen, prügeln. 2.e. Würzen ; 2.f. Kastrieren ; 2.g. Gerben ; 2.h. Getreide schwingen ; II.1. [emprunts à l'ital. *dobbo*] ; II.2. [emprunt béarnais à l'esp. *adobo*] ", v. FEW 15, II, 77a-79a, DUBBAN.

<sup>3</sup> C'est le cas de " préparer (un aliment) ", plus ancien et beaucoup mieux enraciné en espagnol (1<sup>re</sup> att. : *Cid*) qu'en français (seule att. en fr. litt., Chastellain [env. 1440-1475] ; bien connu toutefois dans les parlers).

## 2. L'emprunt et les changements sémantiques

Cette précision méthodologique étant exposée, nous pouvons maintenant entrer dans le vif du sujet. Notre présentation consistera en un survol des différents types d'évolution sémantique subies par les unités lexicales empruntées : sélections de sémèmes ; restrictions et extensions sémantiques ; glissements connotatifs ; métaphores ; métonymies ; formations délocutives ; réinterprétations par étymologie populaire ; formations elliptiques.

### 2.1. Sélections de sémèmes

Le phénomène le plus fréquent est celui de la sélection de sémèmes. En effet, lorsqu'un lexème est emprunté par une langue étrangère, les locuteurs exercent un choix (sans le vouloir, et le plus souvent sans le savoir) parmi les nombreux sémèmes du mot. Cette sélection dépend entièrement du cadre extra-linguistique. Ainsi, le substantif *canard* est attesté dans l'espagnol de certains pays latino-américains au sens de "fausse nouvelle" (v. Santamaría<sup>3</sup>1978 ; Sala et al. 1982)<sup>4</sup> et ne désigne pas un volatile; une *boîte*, en Espagne (v. Moliner<sup>2</sup>1998 et DEA 1999) comme en Amérique (v. Sala et al. 1982, Morínigo 1993), est un local de divertissement nocturne et pas un contenant; quant au *chagrin*, c'est une sorte de cuir et non un état d'âme, en Espagne (v. DEA 1999 ; Moliner<sup>2</sup>1998) tout comme en Amérique (Santamaría<sup>3</sup>1978 ; Sala et al. 1992 ; Morínigo 1993). Cela dit, on relève bien des mots français dont plus d'une acception ont été reprises par l'espagnol, mais le processus de l'emprunt s'est alors nécessairement déroulé en plusieurs étapes, indépendantes et séparées dans le temps, l'espace et les milieux socio-professionnels. Ainsi, le *biscuit* est tantôt une pâtisserie (v. DEA 1999 pour l'Espagne et Haensch / Werner / Chuchuy 2000 pour l'Argentine), tantôt une sorte de porcelaine (v. Moliner<sup>2</sup>1998 pour l'Espagne ; Sala et al. 1992 et Morínigo 1993 pour l'Amérique) ; de même, *bouquet* se dit des fleurs (v. Sala et al. 1982 ; Prieto 1992 ; Moliner<sup>2</sup>1998), mais aussi du vin (ibid., et DRAE<sup>21</sup>1992 s.v. *buqué*).

La sélection des sémèmes découle du fait que le processus de l'emprunt ne s'effectue pas au niveau de la langue, mais bien sûr au niveau du discours ; or, ce dernier n'actualise qu'une acception à la fois. Le cadre dans lequel s'effectue l'emprunt est donc déterminant pour la sélection de sémèmes.

---

<sup>4</sup> Santamaría<sup>3</sup>1978 signale que le mot a été relevé également au Honduras, au Guatemala, au Chili et en Argentine (cette dernière donnée n'est pas confirmée par Haensch / Werner / Chuchuy 2000). Absent de Morínigo 1993, Richard<sup>2</sup>2000, DRAE 1992 et DEA 1999, le mot se trouve, de façon assez surprenante, dans Moliner<sup>2</sup>1998, sans marque diatopique mais avec la graphie *canard*. Pour le français, v. FEW 2, 166a, KAN 3 c (Täuschen) : "nouvelle fausse lancée pour tromper le public" (seit 1750)".

## 2.2. Restrictions sémantiques

La restriction sémantique consiste à employer un hypéronyme pour un hyponyme (*boisson* au sens d'*alcool*, par exemple), donc à ajouter des sèmes. Dans le cas des emprunts, des phénomènes de restriction sémantique s'observent également ; encore une fois, ils sont dus au cadre extra-linguistique dans lequel s'effectue l'emprunt, mais contrairement aux cas de sélection de sémèmes, le résultat de la restriction sémantique peut créer un nouveau sémème qui n'existe pas comme tel en français. Voici quelques exemples de ce phénomène, relevés en espagnol américain : esp. arg. *enduir* v. tr. " aplicar sobre las paredes una pasta especial para alisar las irregularidades " (Verdevoye / Colla 1992 ; Haensch / Werner / Chuchuy 2000) ; esp. arg. *entraîneur* n. m. " preparador de caballos de carrera " (Sala et al. 1992 ; Morínigo 1993) ; esp. cub. *petit pois* n. m. " guisante en conserva " (Haensch / Werner / Cárdenas et al. 2000), esp. portoricain et vénéz. *petipúas, pitipúas* n. m. pl. " guisantes (en lata) " (Steel 1999). En français, les mots *enduire*, *entraîneur* et *petits pois* sont trop imprécis pour exprimer à eux seuls les mêmes concepts. De tels phénomènes de spécialisation sémantique s'observent également, bien sûr, à l'intérieur d'une même langue, mais le phénomène se déroule alors en général sur une période plutôt longue, l'acception restreinte s'imposant peu à peu à la communauté linguistique comme étant la plus prototypique. Dans le cas d'un transfert entre langues, le phénomène est abrupt et n'a rien à voir avec le caractère prototypique de la nouvelle acception ; si les *petits pois* des Antilles ne peuvent être qu'en conserve, c'est que, fort probablement, les locuteurs ne sont entrés en contact avec cette appellation qu'à travers les inscriptions des étiquettes de produits importés.

## 2.3. Extensions sémantiques

Le phénomène inverse de la restriction est celui de l'extension; il se définit comme l'emploi d'un hyponyme pour un hypéronyme. C'est le cas, par ex., de *gallego* n. m. (prop. " galicien ") au sens de " citoyen (d'origine) espagnol(e) " en esp. d'Amérique, ou de *tío* (prop. " oncle ") pour " homme " en esp. colloquial ; il y a perte de sèmes. Contrairement aux cas de restrictions, dont on relève facilement de nombreux exemples puisque la nature même de la transmission des emprunts favorise le phénomène, les cas d'extensions semblent beaucoup plus rares. Nous avons bien relevé *vermouth* (*vermú, vermut*)<sup>5</sup> employé au sens plus général d'" apéritif quelconque " (v. Moliner<sup>2</sup>1998 et DEA 1999), mais ce sens est secondaire en espagnol et n'entre donc pas dans les limites que nous nous sommes fixées. Il existe toutefois un exemple qui donne l'impression, *a posteriori* et en stricte synchronie, de relever du phénomène de l'extension sémantique : il s'agit du cas classique d'esp. *vianda* au sens de " nourriture ", alors qu'en français moderne *viande* s'applique essentiellement à la chair des animaux de boucherie. Plutôt qu'une extension du sens du mot en espagnol, il

<sup>5</sup> " Según el DRAE, *vermú* o *vermut* viene del al. *Wermuth* 'ajeno'. Pero el al. *Wermut* (sin -h) se acentúa en la primera sílaba. El francés adoptó la voz alemana primero en la forma *vermout* (1798), luego *vermouth* (1896). De aquí pasó al español a principios de este siglo. " (García Yebra 1999:99).

s'agit bien sûr d'une illusion d'optique découlant de la restriction sémantique subie au cours des siècles par le mot français (v. FEW 14, 575b-577b, VIVENDA). On dit depuis Gilliéron (v. FEW 2, 383b sqq., CARO et surtout 390b) que la spécialisation de *viande* s'est faite aux dépens de *chair*, victime de l'homonymie avec *chiere* " repas ; qualité d'un repas " (FEW 2, 350a, CARA 3 b), voire avec *chaire* " Stuhl " et *cher* " lieb " (Blank 1997:386). Le caractère prototypique de la chair animale comme aliment par excellence a probablement favorisé le phénomène de restriction sémantique subie par le mot *viande*. Quoi qu'il en soit, l'espagnol ne connaissait aucune menace de collision homonymique (puisque It. CARA > esp. *cara*) et *vianda* est resté confiné à son statut d'hypéronyme.

#### 2.4. Glissements connotatifs

Le fait que l'emprunt est un phénomène intimement relié à l'énonciation entraîne une autre conséquence importante – et bien connue – pour l'analyse sémantique des emprunts : ces derniers risquent d'avoir dans la langue emprunteuse une connotation différente de celle qui est la leur dans la langue prêteuse. De nombreux mots stylistiquement neutres en français acquièrent ainsi lors de leur passage à l'espagnol une sorte de valeur ajoutée, la langue française elle-même connotant une certaine idée de luxe, de prestige, de " chic ", voire simplement d'exotisme. D'un point de vue pragmatique, l'emploi de mots français dans le discours n'est pas toujours innocent et peut correspondre à une volonté du locuteur de se distinguer lui-même ou de présenter une réalité banale sous un jour plus flatteur. C'est ce qui semble être le cas pour *boutique*, *eau de toilette* et *écharpe*, selon ce témoignage :

" Por ejemplo, la utilización en español del término francés *boutique* connota un cierto refinamiento y sofisticación que no posee su sinónimo *tienda de ropa*. [...] Es lo que ocurre, por ejemplo, con el sintagma *eau de toilette*, plenamente aceptado y fácilmente traducible como *agua de colonia*, que sin embargo guarda su forma francesa para reforzar la sensación de prestigio y exotismo o con otros muchos términos del lenguaje de la moda, como *écharpe* en lugar de *pañolleta*, *mantón*, *manteleta*, *mantilla* o cualquier otra palabra española. " (Donet Clavijo 1996:18).

On remarquera que le mot emprunté est, dans de tels cas, consciemment reconnu par le locuteur comme un emprunt au français, ce qui n'est pas nécessairement vrai pour les autres gallicismes.

#### 2.5. Métaphores

Abordons maintenant les deux grands classiques de l'évolution sémantique, la métaphore et la métonymie. D'innombrables gallicismes ancrés de longue date dans la langue espagnole ont connu des évolutions métaphoriques ou métonymiques, mais nous avons déjà dit que nous voulions nous limiter à l'étude des phénomènes de changement de sens inhérents au processus même de l'emprunt. Or, est-il plausible qu'un mot passe d'une langue à une autre en aboutissant directement à un emploi métaphorique ? La création d'un sens figuré exige que le locuteur connaisse le sens propre du mot ; cette situation n'est évidemment pas im-

possible, de nombreux hispanophones cultivés ayant d'excellentes connaissances de la langue française. Cela dit, nous n'avons guère trouvé d'exemples de créations métaphoriques qui ne reposent d'abord sur l'emprunt du mot au sens " propre " <sup>6</sup>. En outre, il est difficile de savoir si l'absence du sens " propre " dans les sources consultées reflète l'état de la langue espagnole, ou celui de sa lexicographie. Voyons l'exemple suivant :

CRINOLINA (< fr. *crinoline*) Méc. "suerte que ejecuta el lazador conservando la lazada de la reata siempre en el aire y en forma de círculo", Perú "aparato portátil que usan los músicos para colocar encima sus partituras", Arg. [...] "tela rala y engomada", Cuba [...] "tejido que se usa como entretela", Costa Rica "miriñaque". (Sala et al. 1982, t. II, 1ra parte, p. 439.)

Si l'on se fie à ces données, l'espagnol d'Argentine, de Cuba et du Costa Rica ont emprunté le mot français <sup>7</sup> avec l'un de ses deux sémèmes (l'étoffe à trame de crin ou l'armature servant à faire bouffer les jupes), alors que le Mexique et le Pérou ne connaîtraient le mot que dans des acceptions métaphoriques inconnues du français (resp., une certaine façon de manier le lasso qui rappelle la forme d'une crinoline, ou un pupitre à partitions musicales portatif dont l'armature métallique évoque elle aussi la structure d'une crinoline). Or, on voit mal comment les locuteurs auraient pu employer dans une acception figurée un mot qui leur aurait été entièrement inconnu. En ce qui concerne l'Espagne, l'absence du mot à la nomenclature du DRAE <sup>21</sup>1992 ne doit pas nous induire en erreur : le mot figure (avec la marque " galicismo " et dans les deux acceptions connues du français) dans les éditions successives du *Diccionario Manual* de la *Real Academia Española* de 1927, 1950, 1983 et 1989 ; on le trouve encore dans Moliner <sup>2</sup>1998 et DEA 1999, et la Real Academia vient de l'intégrer à la dernière édition de son dictionnaire (2001). Une recherche rapide dans CORDE (29 sept. 2001) nous apprend en fait que le mot est attesté depuis 1854 déjà, et qu'on le retrouve régulièrement depuis à Cuba, en Espagne, au Venezuela, au Panama, au Chili et en Colombie <sup>8</sup>. Cela signifie, d'abord, que les emplois d'esp. *crinolina* avec les sens qu'on lui connaît en français ne sont pas des américanismes ; ensuite, que selon toute vraisemblance les locuteurs américains qui sont à la source des emplois métaphoriques répertoriés connaissaient aussi le mot dans son sens propre. Il ne s'agirait donc pas de purs exemples où la création métaphorique et l'emprunt se réalisent de façon simultanée.

<sup>6</sup> Nous employons ce terme entre guillemets, étant entendu qu'un sens perçu comme " propre " aujourd'hui peut très bien n'être qu'une ancienne métaphore (ou métonymie) ayant cessé d'être sentie comme telle.

<sup>7</sup> "Nfr. *crinoline* f. "tissu dont la chaîne est de fil et la trame de crin" (Balzac-Besch 1858), übertragen "jupe de dessous, garnie de baleines, pour gonfler la robe" (seit 1863)" (FEW 2, 1344ab, CRINIS III 3 et comm.).

<sup>8</sup> Nous avons relevé dans CORDE (en date du 29 sept. 2001) 18 att. dans 12 doc. Au sens de " armature du vêtement féminin " : une att. Cuba 1854, une att. Espagne 1921, 3 att. Venezuela 1924-28, 1 att. Venezuela 1929, 1 att. Venezuela 1938, 1 att. Panama 1944, une att. Espagne 1944-49, une att. Chili 1950 et 2 att. Colombie 1960 ; au sens de " étoffe ", une att. Espagne 1885-87, 4 att. Espagne 1935 et 1 att. Espagne 1950.

## 2.6. Métonymies

Ce qui vient d'être énoncé sur la métaphore est *a priori* tout aussi valable pour la métonymie. Pourtant, il semble beaucoup plus facile – à première vue – de trouver des exemples d'emprunts ayant débouché sans autre intermédiaire sur une création métonymique. Observons ces quelques échantillons :

Esp. mex. *cotinchón* n. m. “coureur de jupons” viendrait du fr. *cotillon* n. m. “jupe de dessous des femmes du peuple” (dp. 1461, v. FEW 16, 347ab, \*KOTTA 1 b), dans des expressions comme *aimer le cotillon* “rechercher les femmes de condition inférieure” (Ac 1740–1878), *courir le cotillon* (dp. Wailly 1809). Selon Santamaría<sup>9</sup> 1978 (source de Sala et al. 1982)<sup>9</sup>, le mot français aurait déjà eu le sens de “aficiónado a las sirvientas” ; or, une telle métonymie n'est pas attestée dans l'article du FEW, ni dans celui du TLF. Le sens exprimé par le mot mexicain est pris en charge en français par la lexie complexe *trousseur de cotillon* (Rob 1985 et TLF sans date s.v. *cotillon* ; cf. FRANTEXT pour une att. de 1959<sup>10</sup>) ou par le dérivé *cotillonneur* (dp. Lar 1922, v. FEW ; au jourd'hui inusité dans ce sens). Il faut donc conclure, en l'absence de données supplémentaires, que si ce mot vient bel et bien du français (la différence formelle n'est pas phonétiquement rédhibitoire) il représente effectivement un glissement métonymique, du reste inexplicé.

Esp. venez. *lipa* n. f. “ventre” viendrait du fr. *lipper* “manger avidement”<sup>11</sup> selon Sala et al. 1982, ou du fr. *lippée* “lampée, bouchée”<sup>12</sup> selon Morínigo 1993. D'un point de vue formel, un paroxyton tel que *lipa* peut difficilement venir d'un oxyton comme *lippée*<sup>13</sup>. Il faudrait imaginer une formation déverbale sur le verbe<sup>14</sup>, doublée d'un glissement métonymique (plausible) “manger” > “ventre”. Cela impliquerait toutefois que les locuteurs eussent connu le verbe français *lipper*, ou un hypothétique verbe espagnol \**lipar*, non attesté. Cet exemple reste donc mystérieux dans l'état actuel de la documentation et son origine française, douteuse.

Esp. *maquis* n. m. “maquisard” viendrait du français *maquis*<sup>15</sup> selon le DRAE (dp. l'édition de 1984 ; Ø Corom<sup>2</sup>). Il est cependant impossible d'affirmer hors de tout doute

<sup>9</sup> Santamaría a lui-même repris cette affirmation d'un autre auteur : “Anduvieron los años, y yo conocí la palabra francesa *cotillón* que, además de significar cierto baile, sirve para designar a los individuos aficionados a las sirvientas : palabra que bien pudo haber venido a Méjico en los tiempos de Maximiliano ; la única que satisface mi afán de filólogo, y que bien puede haber degenerado en *cotinchón*.” Brondo, *Nuevo León*, pp. 176-7 [ce texte date de 1935].

<sup>10</sup> “pas une mauviette, un gars, un mauvais garçon, paillard, *trousseur de cotillons*, détrousseur de vieilles dames avarés” N. Sarraute, *Le Planétarium*, p. 217.

<sup>11</sup> “nfr. [*lipper*] “manger avidement” seit Daudet ; < pr.” FEW 16, 468a, LIPPE.

<sup>12</sup> “Afr. *lipée* “lampée” (1316), mfr. nfr. “bouchée” (1532–Raym 1832, Rab ; ‘bas’ Ac 1694–1798) ; mfr. *lippée* “repas” (1593–Trév 1771)” *ibid*.

<sup>13</sup> Ce type de mot donne en espagnol des oxytons en –é si l'adaptation se fait à partir de la forme orale (cf. *fricasé*, *matiné*, *puré*), ou des paroxytons en –ea si l'adaptation est très ancienne ou si les locuteurs ont conscience de la forme écrite du mot (cf. *asamblea*, *chimenea*).

<sup>14</sup> Formation banale en espagnol (cf. *comprar* > *compra*, etc.), v. par ex. Bosque / Demonte 1999, § 66.4.3.

<sup>15</sup> “Nfr. *maquis* m. “fourré de broussailles (en Corse)” (seit 1775)” ; v. FEW 6, I, 17a, MACULA II 2 a, où l'on ajoutera le sens de “sous l'occupation allemande, lieu boisé, montagneux, peu accessible,

que ce glissement métonymique est une création de l'espagnol, car il pourrait bien s'agir d'un emprunt à un usage français, très rare (il est semble-t-il absent de FRANTEXT) mais mentionné – sans attestation textuelle – par TLF : “ (fam.) résistant, membre d'un maquis ; syn. *maquisard* ” (v. TLF s.v. *maquis* B 2 b). En français, ce sens découle d'une acception elle-même métonymique (“ Ensemble des combattants, des organisations de résistances groupés dans un maquis. ” *ibid.*) et beaucoup plus fréquente. La première att. espagnole dans CORDE [29.09.2001] date de 1944 ; il s'agit d'un pur xénisme sous la plume de Jorge Guillén, qui fait référence au maquis savoyard dans une lettre. La seconde att. est argentine et date de 1964 ; c'est en fait la première att. du sens de “ *maquisard* ”<sup>16</sup>. On retrouve ce sens en Espagne en 1966 sous la plume de Juan Goytisolo<sup>17</sup>.

Esp. mex. *mariache* n. m. apparaît pour la première fois dans la lexicographie académique dans l'édition *Manual* de 1927, avec la définition “ *fandango, baile* ” et sans rubrique étymologique. L'éd. de 1950 du *Manual* reprend exactement le même article. À partir de la 20<sup>e</sup> éd. du DRAE, celle de 1984, *mariache* renvoie à *mariachi* et celui-ci a droit à la rubrique étymologique suivante<sup>18</sup> : “ Del fr. *mariage*, matrimonio ”. Cette affirmation n'est pas tirée de Corom<sup>2</sup>, où l'on cherchera le mot en vain (il manque à l'index et ne figure pas non plus s.v. *marido*, aux côtés de *maridaje*). Wartburg ne répercute pas davantage ce rattachement étymologique ; le FEW mentionne bien que le type fr. *mariage* est passé à l'espagnol sous la forme *maridaje* “*ehe, haushalt*” (FEW 6, I, 354ab, MARITARE, comm.), mais ne souffle mot d'esp. mex. *mariache*, -i. Le dictionnaire de mexicanismes de Santamaría (<sup>3</sup>1978 ; <sup>1</sup>1959) semble être à la source de cette proposition étymologique du DRAE. Cette étymologie d'apparence populaire serait déjà relativement ancienne au Mexique car l'auteur ne fait qu'en rendre compte, sans en réclamer la paternité ; elle semble d'ailleurs ne pas faire l'unanimité au Mexique, d'après un auteur cité par Santamaría (J. I. Dávila Garibi) qui prétend que des gens très âgés interrogés au début du XX<sup>e</sup> siècle avaient toujours connu les *mariachis* sous le même nom (donc, déjà avant la brève occupation militaire française). Santamaría est d'ailleurs le seul à commenter l'éventuelle nature métonymique du glissement de sens (dans la mesure où cette étymologie serait avérée) : “ ¿ No será que – como opinan graves autores – la palabra francesa, mal castellanizada, se aplicó a la música, por tocarse ésta en toda ceremonia matrimonial ? ”<sup>19</sup> Quoi qu'il en soit, des données textuelles solides font gravement défaut pour prendre position dans ce débat (les attestations fournies par CORDE [29.09.2001] sont postérieures à 1950 ; Santamaría cite un texte de 1908).

Esp. péruv. *palé* n. m. “ *dandy, petit-maître* ” viendrait du français *palais* (selon Sala et al. 1982). Le mot est mal documenté, mais si le rattachement étymologique proposé par cet-

où se réfugiaient et se regroupaient les résistants pour échapper à l'occupant et le harceler” (dp. 1944, TLF), ainsi que le dérivé frm. *maquisard* n. m. “*combattant, résistant, appartenant à un maquis, en France, pendant l'occupation allemande (1940-1944)*” dp. 1944, TLF).

<sup>16</sup> “ *Mi hermana. Todo esto la divierte. Se siente maquis, como en la resistencia francesa, o algo así.* ” Beatriz Guido, *El Incendio y las visperas*.

<sup>17</sup> “ *Estoy segura de que está con los maquis.* ” Juan Goytisolo, *Señas de identidad*.

<sup>18</sup> Ainsi qu'à une description sémantique plus détaillée.

<sup>19</sup> Trad. : “ *Ne faut-il pas croire, comme l'affirment de sages auteurs, que le mot français, mal castillanisé, s'est appliqué à la musique, celle-ci étant jouée à toutes les noces ?* ”



te source est avéré, il pourrait alors bel et bien s'agir d'une métonymie (le transfert de dénomination se faisant de l'endroit fréquenté à la personne qui le fréquente).

En somme, les cas d'emprunts accompagnés de glissements métonymiques ne sont peut-être pas si nombreux qu'ils en ont l'air à première vue : *maquis* vient probablement d'une métonymie qui existait déjà en français, *mariachi* n'est peut-être même pas un gallicisme, *lipa* serait un déverbal sur un verbe \**lipar* non attesté ; quant à *cotinchón* et *palé*, les circonstances dans lesquelles la transmission de ces mots s'est déroulée restent obscures.

## 2.7. Formations délocutives

Le concept de “ délocutif ”, que l'on doit à Emile Benveniste (v. Benveniste 1958), replace lui aussi le sujet parlant – ainsi que l'acte d'énonciation – au centre des préoccupations du lexicologue. D'abord appliqué seulement au verbe, il a été étendu par la suite à d'autres catégories grammaticales, en particulier celle du nom, et peut se définir largement comme “ tout mot qui dérive d'un fragment de discours, indépendamment de la catégorie du mot, de son mode de formation (dérivation impropre incluse) et de l'éventuelle valeur illocutoire du produit. ” (Büchi 1988:3). Nous avons choisi de les classer à la suite des métonymies, plusieurs chercheurs les considérant en effet comme une forme particulière de cette figure, le transfert dénomiatif reposant sur une relation de contiguïté au sein de l'acte de communication<sup>20</sup>. Blank 1997:256-9 (qui cite Koch 1991) parle d'ailleurs de “ Sprech aktmetonymien ”. Les délocutifs interlangues ne sont pas rares, mais ils ne semblent guère avoir retenu l'attention jusqu'ici. Voici quelques exemples de cas susceptibles d'être interprétés comme des formations délocutives issues du contact entre le français et l'espagnol :

Esp. arg. *antucá* n. m. “ sombrilla o quitasol que puede usarse como paraguas, con mango hueco, seccionado y de encaje, para que todo el utensilio sea del menor volumen posible ” (Sala et al. 1982 ; Morínigo 1993). Il semblerait s'agir d'une construction plaisante pour désigner un objet dont on peut dire qu'“ en tout cas ”, il est utile de l'emmener ; donc, d'un transfert métonymique de la locution au référent dont il est question.

Esp. arg. *bulebú* n. “ distinción, elevación sobre lo vulgar, especialmente en elegancia y buenas maneras ” (Gobello 1994 > Cahuzac 1988), du fr. *voulez-vous*, formule de discours associée à la politesse. Le transfert métonymique se fait ici de la locution à la situation d'énonciation.

Esp. amer. *futre* n. m. “ dandy ” viendrait de l'interj. fr. *Foutre !*, selon Rodolfo Lenz cité dans le dictionnaire étymologique de Corominas :

<sup>20</sup> Cf. Büchi 1988:4 : “ Pour notre classement, nous partons d'une conception des délocutifs comme produits métonymiques réalisés par dérivation à partir d'un fragment de discours donné. Dans cette optique, le schéma de la communication de Jakobson [...] s'avère très utile : il arrive effectivement qu'un délocutif désigne le locuteur, l'allocutaire, le contexte, le canal, le code ou le message par rapport à l'énoncé de base. Pourtant toute situation d'énonciation suppose également un moment et un lieu [...], de sorte qu'il faut joindre ces deux cas à ceux cités par Jakobson. ”

“ Indicó Lenz que podía ser palabra importada de Francia por chilenos ricos que trajeran de allá esta exclamación popular francesa, que el vulgo aplicó luego a los que la usaban. ” (Corom<sup>2</sup> 2, 984b).

Ici, la formule de discours est appliquée par métonymie à ceux qui la produisent (mais v. Corom<sup>2</sup> loc. cit. pour une autre interprétation).

Esp. arg. *musiú* n. m. “ francés ” (Sala et al. 1982), esp. venez. “ extranjero blanco, no hispanohablante ” (Grosschmid / Echegoyen 1997). Ici, le transfert s’est fait de la locution à l’allocutaire, le *musiú* étant celui à qui l’on dit “ *musiú* ”, comme l’attestent d’autres sources (esp. venez. *musiú* “ tratamiento que se da a los extranjeros que no tienen ni el español ni el inglés como lengua materna ” Morínigo 1993 ; esp. mex. *muxú* “ tratamiento vulgar y afectuoso que se da en Tabasco, Campeche y Yucatán a los franceses inmigrantes que no hablan bien el español ” Santamaría<sup>3</sup> 1978)<sup>21</sup>.

## 2.8. Réinterprétations par étymologie populaire

Nous allons maintenant aborder quelques cas reliés au phénomène de l’étymologie populaire, dont les conséquences peuvent être sémantiques mais aussi formelles<sup>22</sup>. Notons tout d’abord que l’étymologie populaire est peut-être, de tous les phénomènes entourant la sémantique des emprunts, le mieux documenté, les réinterprétations par étymologie populaire étant plus susceptibles de toucher les emprunts que les mots héréditaires (et ce, qu’il s’agisse d’emprunts aux langues classiques – grec et latin – ou aux langues modernes, voire à la langue littéraire dans le cas des dialectes). On observera également que les mots empruntés à un autre système linguistique présentent souvent le caractère de mots “ orphelins ” (“ Verwaistes Wort ”, cf. Blank 1997:391), c’est-à-dire non intégrés aux structures formelles et sémantiques de la langue emprunteuse. Un tel isolement va à l’encontre de l’économie de la langue et les tentatives de réinterprétation ne sont donc pas surprenantes.

L’influence d’un paronyme sur l’interprétation sémantique d’un emprunt en modifie souvent la forme, mais dans certains cas cette dernière reste inchangée. C’est le cas de l’esp. *viable* adj. “ que puede ser realizado ; que puede vivir ”, emprunté au fr. *viable*, réinterprété comme dérivé de *via* n. f. (fr. *voie*, *chemin*) plutôt que de *vida* ; cette réinterprétation a donné au mot le sens nouveau de “ transitable ”. Voici d’abord ce que l’on trouve dans le dictionnaire étymologique de Corominas sur ce mot :

*Viable* [Baralt desaprueba como galicismo ; Acad 1936, no 1843], del francés *viable* ‘que tiene condiciones para vivir, que es de vida’, derivado de *vie* ‘vida’ (como observa Baralt se deforma el

<sup>21</sup> A vrai dire, il est permis de se demander jusqu’à quel point l’interprétation délocutive ne résulte pas simplement d’un artefact lexicographique, certaines sources secondaires ayant traité comme appellatif un mot employé uniquement comme terme d’adresse. Cela dit, l’emploi délocutif de formules d’adresses est un phénomène très banal (v. Büchi 1988:43) et en français même, *un monsieur* est bien un homme à qui l’on dit “ *monsieur* ”.

<sup>22</sup> V. Blank 1997:304 sqq. pour une typologie des cas de changements sémantiques observés dans le cadre de l’étymologie populaire.

sentido del vocablo, por influjo de *vía*, haciéndole significar ‘practicable, franqueable’) [...]. (Corom<sup>2</sup> 5, 835b s.v. *vivo*.)

Or, cette réinterprétation par attraction paronymique a dépassé les limites de l’étymologie dite “ populaire ” pour atteindre le cercle des Académiciens de la Real Academia Española, comme en atteste l’éclatement du mot traité comme deux homonymes à la nomenclature du DRAE (<sup>21</sup>1992 et <sup>22</sup>2001) :

**viable**<sup>1</sup>. (Del fr. *viable*, de *vie*, vida) adj. Que puede vivir. [...] **2**. fig. Dícese del asunto que, por sus circunstancias, tiene probabilidades de poderse llevar a cabo.

**viable**<sup>2</sup>. (Del fr. *viable*, y este del lat. *viabilis*, de *via*, vía, camino.) adj. Dícese del camino o vía por donde se puede transitar, transitable.

Une vérification dans le FEW (14, 373a, VIA I 1 a) nous apprend que “ Nfr. *viable* adj. “où l’on circule aisément” (ca. 1790 ; Proust) ” est tantôt un régionalisme méridional attesté à quelques reprises à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de formation probablement secondaire, tantôt un latinisme isolé relevé chez Proust<sup>23</sup>. En aucun cas un emploi aussi rare n’aurait pu se propager à l’espagnol, et Corominas a bien raison d’expliquer ce glissement sémantique par l’influence du mot espagnol *vía*. Si le traitement du mot comme une paire d’homonymes par la Real Academia Española peut toujours se justifier en synchronie, son interprétation étymologique ne peut guère être prise au sérieux.

Les phénomènes d’attraction paronymique peuvent aussi laisser une trace dans la forme du mot. C’est ce que nous allons voir dans l’exemple suivant, où le mot français *pousse-café* n. m. “ petit verre d’alcool que l’on prend après le café ” (dp. 1833, v. TLF) a été adapté de trois façons :

a) esp. colomb. *puscafé* n. m. “ trago de licor que se suele tomar con el café, después de las comidas ” (Haensch / Werner 1993) ;

b) esp. amér. *pluscafé* n. m. “ trago de licor que suele tomarse después del café, sobre la comida ” (Cuervo <sup>9</sup>1955:862 [† 1911]<sup>24</sup> ; Santamaría <sup>3</sup>1978 ; Morínigo 1993 ; Haensch / Werner 1993 s.v. *puscafé*), esp. cub. *plus* n. m. (Morínigo 1993 ; Haensch / Werner / Cárdenas 2000).

c) esp. eur. *poscafé* n. m. “ cualquier licor que se sirve con el café ” (Moliner <sup>1</sup>1966 et <sup>2</sup>1998 ; Vox <sup>4</sup>1973). Le mot apparaît également dans la métalangue de Santamaría <sup>3</sup>1978, avec semble-t-il le statut d’équivalent standard de *pluscafé*.

<sup>23</sup> “ Von Brunot 9 als entlehnung aus lt. *viabilis* aufgefasst. Da aber die belege aus Südfrankreich stammen, kann es sich sehr wohl um eine lokale ablt. handeln. Bei Proust allerdings handelt es sich wohl um einen latinismus. ” FEW loc. cit., note 11. — Cet emploi n’est pas répertorié dans TLF, mais on trouve dans Frantext un exemple de Proust, dans *Du côté de chez Swann* (1913) : “ Ce qui m’émouvait, c’était de penser que cette Florence que je voyais proche, mais inaccessible, dans mon imagination, si le trajet qui la séparait de moi, en moi-même, n’était pas *viable*, je pourrais l’atteindre par un biais, par un détour, en prenant la “voie de terre”. ”

<sup>24</sup> “ Desde niños nos devanábamos los sesos pensando qué querría decir *pluscafé*, pues no dábamos con él en ningún diccionario francés : a la postre hemos visto que los franceses lo que usan es *pousse-café*, esto es *empuja-café*. No sabemos si hay voz castellana que signifique estos licorcillos que algunos toman después del café. ”

Si la première adaptation n'est que purement graphique (elle est d'ailleurs aussi très isolée et très récente), les deux autres montrent le résultat de réinterprétations : en Amérique, le *pluscafé* est quelque chose que l'on prend en plus du café (tant et si bien qu'à Cuba le mot a été abrégé en *plus*), alors qu'en Espagne le *poscafé* est une boisson qui suit le café, la syllabe initiale ayant été réinterprétée comme un préfixe (*pos-*) exprimant la postériorité. Cette réinterprétation a même donné lieu à la rubrique étymologique “ *pos + café* ” dans le dictionnaire Vox <sup>4</sup>1973, sans aucune référence à l'étymon français (alors que Moliner le cite bien). Encore une fois, on constate qu'une réinterprétation par attraction paronymique peut trouver son chemin jusqu'au discours “ scientifique ” des lexicographes. Dans la mesure où elle peut refléter le sentiment linguistique des locuteurs, elle n'est pas nécessairement fautive en synchronie ; toutefois, on ne saurait guère s'en satisfaire dans le cadre d'une rubrique se voulant étymologique.

## 2.9. Formations elliptiques

Les formations elliptiques entraînent des évolutions sémantiques basées sur la contiguïté des mots sur l'axe syntagmatique (v. Blank 1997:281 sqq.). Blank distingue les cas où le sens de la lexie est “ absorbé ” par le déterminé (lorsque *voiture automobile* devient *voiture*) des cas où cette fonction est prise en charge par le déterminant (lorsque la même lexie devient *automobile*). Nous avons relevé un exemple de chacun de ces cas de figure :

a) absorption du déterminant : esp. arg. *napa* n. f. “ superficie de agua ” < fr. *nappe* (*d'eau*) (Sala et al. 1982).

b) absorption du déterminé : esp. arg. *remise* n. m. “ automóvil de alquilar con chófer ” < fr. (*voiture de*) *remise* (Sala et al. 1982 ; Haensch / Werner / Chuchuy 2000)<sup>25</sup>.

Blank attire également notre attention sur le fait que certains emprunts qui apparaissent en surface comme le résultat d'une ellipse ne sont dus en fait qu'à une troncation, la lexie n'étant pas analysable par un locuteur qui ignorerait tout de la langue prêteuse ; il précise toutefois que l'existence de phénomènes d'ellipses entre deux langues n'est pas à écarter d'emblée, plusieurs locuteurs ayant en effet une connaissance suffisante de la langue prêteuse pour se livrer à ce procédé (v. Blank 1997:300, “ 6.5.2. Ellipse und Entlehnung ”).

La principale raison qui encourage la formation d'ellipses interlangues est celle de l'économie linguistique : le mot résultant de l'ellipse, qui ne serait pas nécessairement viable comme tel dans la langue prêteuse (*nappe* existe déjà et son sens est trop général ; *remise* désigne un autre référent), est tout aussi précis, dans la langue emprunteuse, que la lexie complexe dont il est issu, mais il offre l'avantage d'être plus court.

<sup>25</sup> Il n'est pas exclu, et ce malgré Sala et al. 1982, que l'emprunt se soit fait directement à fr. *remise*, l'ellipse étant déjà attestée en français dp. 1746 (FEW 10, 239b, REMITTERE I 1 a □).

### 3. Conclusion

A l'issue de ce bref survol, que peut-on dire des évolutions sémantiques propres au phénomène de l'emprunt ? On remarque d'abord que la plupart des catégories d'évolution sémantique sont représentées. Seule l'antiphrase – qu'elle relève de l'ironie ou de l'euphémisme, v. Blank 1997:221 – ne nous a fourni aucun exemple, mais cette figure est relativement rare, semble-t-il, dans le cadre des langues romanes (ibid. 229). Parmi les phénomènes relevés, la sélection de sémèmes est un des plus fréquents ; elle est due bien sûr au cadre dans lequel s'effectue l'emprunt, qui fait que l'acception retenue n'est pas la plus prototypique, mais tout simplement la seule connue du locuteur. Les cas de restriction sémantique sont également bien attestés, et dépendent aussi du cadre. En revanche, les extensions sémantiques sont très rares, leur apparition n'étant guère favorisée, semble-t-il, par le processus de l'emprunt. L'émergence de connotations nouvelles s'observe fréquemment ; elle s'explique par le prestige de la France dans certains champs de l'expérience humaine (par ex. la mode), ce qui nous ramène encore une fois au concept de "cadre", et implique que le mot est bien perçu comme un emprunt au français (ce qui n'est pas nécessairement le cas des autres gallicismes). Les cas de métaphores sont difficiles à attester ; cette figure ne semble guère compatible avec le processus de l'emprunt, et les cas présentés comme tels dans les ouvrages dépouillés apparaissent comme des phénomènes secondaires. Quant aux métonymies, les nombreux cas analysés sont tous douteux, sauf ceux qui relèvent de la délocutivité, la plupart illustrant un transfert dénomiatif de la locution au locuteur. L'étymologie populaire est quant à elle bien attestée car, contrairement aux métaphores et aux métonymies, la nature même du processus de l'emprunt favorise son apparition. On notera en passant que la lexicographie espagnole ne distingue pas toujours de façon satisfaisante les aspects synchronique et diachronique du problème. Enfin, des cas d'évolution sémantique par ellipses ont également été relevés, favorisés eux aussi par le processus de l'emprunt et le principe d'économie linguistique.

Nous aimerions clore cet exposé par un appel à la prise en compte des phénomènes d'évolution sémantique propres aux emprunts dans les ouvrages de lexicologie et de lexicographie qui, trop souvent, négligent de leur accorder l'attention qu'ils méritent.

### Références bibliographiques

- Benveniste, E. (1958) : "Les verbes délocutifs", dans *Studia Philologica et Literaria in Honorem L. Spitzer*, Berne, pp. 57-63 (repris dans *Problèmes de linguistique générale* 1, Paris, Gallimard, 1966, pp. 277-285).
- Blank, A. (1997) : *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen*, Tübingen : Niemeyer (ZBeih 285).
- Bosque, I. / V. Demonte 1999 : *Gramática descriptiva de la lengua española*, 3 t., Madrid : Espasa Calpe.

- Büchi, E. (1988) : *Typologie des délocutifs gallo-romans*, mémoire rédigé sous la direction de M. Bonhomme et de J.-P. Chambon, Université de Berne, Séminaire de Philologie Française, 1988.
- Cahuzac, Ph. (1988) : "Approche méthodologique de l'étude des gallicismes en espagnol d'Amérique", dans *Hommage à B. Pottier*, t. I, Paris, pp. 127-141.
- CORDE : *Corpus Diacrónico del Español* (www.rae.es/...).
- Corom<sup>2</sup> : Corominas, J. / J. A. Pascual, *Diccionario crítico-etimológico castellano e hispánico*, Madrid : Gredos, 1980-1991. 6 t.
- CREA : *Corpus de Referencia del Español Actual* (www.rae.es/...).
- Cuervo (<sup>9</sup>1955) : *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano : con frecuente referencia al de los países de Hispano-América*, Bogotá : Instituto Caro y Cuervo.
- DEA 1999 : Seco, M. / O. Andrés / G. Ramos, *Diccionario del español actual*, Madrid : Aguilar (2 vol.).
- Donet Clavijo, M. L. (1996) : *Estudio sobre los galicismos : El Diccionario de la Real Academia Española (1992)*, thèse, Universidad de Valencia (dir : Brigitte Lépinette).
- DRAE <sup>21</sup>1992, <sup>22</sup>2001 : Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española*, Madrid : Espasa-Calpe.
- FEW : WARTBURG, Walther von. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, Bonn, Klopp, 1928; Leipzig-Berlin, Teubner, 1934 et 1940; Bâle, Helbing & Lichtenhahn, 1946-1952; Bâle, Zbinden, 1955-... [Vol. 25 en cours de publication.]
- FRANTEXT : base de textes de frm. ayant servi à l'élaboration du TLF et consultable en ligne (www.inalf.cnrs.fr/).
- García Yebra, V. (1999) : *Diccionario de galicismos prosódicos y morfológicos*, Madrid : Gredos.
- Gobello, J. (1994) : *Diccionario de voces extranjeras usadas en la Argentina*, Buenos Aires.
- GrLarBil 1998 : García-Pelayo y Gross, R. / J. Testas, *Gran diccionario español-francés francés-español / Grand dictionnaire espagnol-français français-espagnol*, Paris : Larousse-Bordas.
- Grosschmid, P. / Cr. Echegoyen (1997) : *Diccionario de regionalismos de la lengua española*, Barcelona : Ed. Juventud.
- Haensch, G. / R. Werner (1993) : *Nuevo Diccionario de Americanismos*, vol. 1 : *Nuevo Diccionario de Colombianismos*, Bogotá : Instituto Caro y Cuervo, 1993.
- Haensch, G. / R. Werner / G. Cárdenas et al. (2000) : *Diccionario del español de Cuba : español de Cuba – español de España*, Madrid : Gredos.
- Haensch, G. / R. Werner / Cl. Chuchuy (2000) : *Diccionario del español de Argentina: español de Argentina – español de España*, Madrid : Gredos.
- Moliner <sup>1</sup>1966, <sup>2</sup>1998 : *Diccionario de uso del español*, Madrid : Gredos (2 vol.).
- Morínigo, M. A. (1993) : *Diccionario del español de América*, Madrid : Anaya & Mario Muchnik.
- Prieto, L. (1992) : "Galicismos léxicos en la prensa de Santiago de Chile (1976-1985)", dans *Boletín de Filología*, Santiago de Chile, 33, pp. 79-249.
- Richard, R. (<sup>2</sup>2000) : *Diccionario de hispanoamericanismos no recogidos por la Real Academia*, Madrid : Cátedra.
- Rob 1985 : ROBERT, P. / A. REY, *Le Grand Robert de la Langue Française*, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris : Le Robert.
- Sala et al. (1982) : *El español de América*, tomo 1 : *Léxico*, Bogotá : Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo LXI, 2 vol.
- Santamaría, Fr. J. (<sup>3</sup>1978) : *Diccionario de mejicanismos*, México : Ed. Porrúa.
- Steel, Br. (1999) : *Breve diccionario ejemplificado de americanismos*, Madrid : Arco/Libros.
- TLF : *Trésor de la langue française*, Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960), Paris : Editions du CNRS, 1971-1994 (16 vol.).
- Verdevoye, P. / H. F. Colla (1992) : *Léxico argentino - Español / Francés*, Madrid : CSIC.
- Vox <sup>4</sup>1973 : *Vox. Diccionario general ilustrado de la lengua española*, Barcelona : Bibliograf.